

Lambeaux : histoire d'une traversée suivi de Questions à Charles Juliet

Bernadette ETCHEVERRY

En novembre 2008, un collectif lyonnais mit « à ciel ouvert » le produit de sa recherche sous la forme d'un colloque de l'APJL intitulé : « Création et transmission ». Il a invité l'auteur et poète lyonnais Charles Juliet, avec qui plusieurs psychanalystes (dont Jacqueline Ferret et Jacques Marblé) ont déjà tissé des liens forts au cours de précédents travaux.

Bernadette Etcheverry, qui au fil de ses lectures des textes de Charles Juliet considère que ce dernier est arrivé, par son écriture, au point où une cure psychanalytique, menée à son terme, peut conduire, en témoigne dans son intervention « “Lambeaux”, histoire d'une traversée », en présence de l'auteur. Il s'ensuivra un échange riche et joyeux entre l'auteur, les modérateurs et les auditeurs.

Pour prolonger ce moment, voici retransmis l'intervention de Bernadette Etcheverry et les réponses de Charles Juliet (qu'il a adressées par écrit) à quelques questions que le collectif lui a adressées. Gageons que ce dialogue, si prisé par l'auteur, continue avec les lecteurs de PSYCHANALYSE ¹.

« L'œil qui s'est transmuté
Peut résolument
Faire face à l'insondable ². »

Charles Juliet.

Bernadette Etcheverry, <etcheverry.b@club-internet.fr>

1. Texte établi à partir de la présentation effectuée par Jacqueline Ferret au colloque « Création et transmission ».

2. C. Juliet, *L'opulence de la nuit*, Paris, POL, 2006, p. 53.

L'œuvre de Charles Juliet est forte et atypique, elle témoigne d'un parcours inédit qui a abouti à des transformations subjectives de même nature et de même qualité que celles obtenues grâce à une cure analytique conduite jusqu'à son terme. À ce titre, *Lambeaux* occupe une place particulière et a valeur de véritable traversée. C'est donc de ce point que je suis partie sur les traces de ce supposé chemin.

« Tu sors de la forêt. Les brouillards se sont dissipés. Tes blessures ont cicatrisé. Une force sereine t'habite. Sous ton œil renouvelé, le monde a revêtu d'émouvantes couleurs. Tu as la conviction que tu ne connaîtras plus l'ennui, ni le dégoût, ni la haine de soi, ni l'épuisement, ni la détresse. Certes, le doute est là, mais tu n'as plus à le redouter. Car il a perdu le pouvoir de te démolir. D'arrêter ta main à l'instant où te vient le désir de prendre la plume. La parturition a duré de longues, d'interminables années, mais tu as fini par naître et pu enfin donner ton adhésion à la vie.

Cette seconde naissance, tout ce à quoi tu aspirais mais qui te semblait à jamais interdit, s'est emparé de tes terres : la paix, la clarté, la confiance, la plénitude, une douceur humble et aimante. Parvenu désormais à proximité de la source, tu es apte à faire bon accueil au quotidien, à savourer l'instant, t'offrir à la rencontre. Et tu sais qu'en dépit des souffrances, des déceptions et des drames qu'elle charrie, tu sais maintenant de toutes les fibres de ton corps combien passionnante est la vie ³. »

Charles Juliet est né en automne 1934. Il est le quatrième enfant d'une fratrie rapprochée. Un mois après sa naissance, sa mère décompense et tente de mettre fin à ses jours. Internée à l'hôpital psychiatrique, elle n'en ressortira jamais et fera partie des 40 000 victimes mortes de faim pendant la guerre. La fratrie est dispersée et Charles est accueilli dans la famille Ruffieux, qui devient sa vraie famille. Il n'a jamais manqué d'amour maternel et, dans la deuxième partie de *Lambeaux*, Félicie Ruffieux devient sous sa plume la Toute-donnée, tandis qu'Hortense Juliet est identifiée à la Poussée-dans-la-tombe et la Jetée-dans-la-fosse. C'est sa mère nourricière qui lui révèle l'existence de cette mère ignorée, un jour de l'été 1942, pour lui apprendre dans le même temps sa mort.

« Je n'avais pas 8 ans
 Tu es apparue ce jour de Juillet
 où j'ai appris ta mort
 Avant ce jour
 j'ignorais que tu existais
 J'avais une maman

3. C. Juliet, *Lambeaux*, Paris, Folio, 2007, les deux derniers paragraphes.

qui m'aimait et que j'aimais
et rien ne me laissait
soupçonner que j'avais
une autre mère
Puis en quelques mots
on m'a appris ton décès
Je crois bien qu'à cet instant
Je n'ai rien éprouvé
On ne peut ressentir
de la peine
en apprenant la mort
d'une inconnue

Mais je me souviens
de ce qui a suivi
Debout sur le trottoir
devant la maison
j'ai une conscience aiguë
de ce qui m'entoure
Le vieux cep qui grimpe
le long du mur
les feuilles de la treille
bleuies par le sulfate
les troncs d'arbres empilés
devant le grillage du jardin
la cour le portail
le tas de fumier
la porte de l'étable
l'arrière-train d'une vache
couchée sur un lit de paille

Le soleil cogne
et je reste là
ahuri hébété
ne sachant trop
ce qui m'arrive
Un étau me serre
les tempes la gorge
et je me sens vide
Vide et affreusement las

Le temps s'est arrêté
 Rien ne rompt le silence
 l'immobilité des choses
 la torpeur de l'après-midi
 Depuis ce jour
 je n'ai jamais aimé
 le noir de l'été⁴. »

Ainsi est retiré à l'enfant ce qu'il ne savait pas avoir, mais dont il va être définitivement privé. Rencontre brutale avec le réel d'une injuste privation. Vacillement subjectif. Redoublement de la fracture initiale.

À 12 ans, il est admis sur concours à l'école des enfants de troupe d'Aix-en-Provence, une école militaire ; il y passe huit ans avant d'intégrer l'école du service de santé militaire de Lyon. À 23 ans, de violentes nécessités intérieures le poussent à se dégager de cette voie pour se consacrer à l'écriture : « Ça s'est imposé à moi, dit-il, mais il n'y a eu aucun choix. » En somme, Charles Juliet est entré en écriture comme on entre en psychanalyse : en aveugle et sans garantie, obéissant à une force à laquelle il s'est plié et tenu sans jamais céder sur son désir. Quelque quarante-cinq ans plus tard, il affirme que l'écriture lui a permis d'« œuvrer en lui pour devenir celui qu'il avait à être ». Dans ce parcours, *Lambeaux* occupe une place particulière. Déjà adolescent, il ressent le besoin d'écrire une lettre à sa mère disparue, sans y parvenir. En 1982, (je cite) « les digues d'une résistance inconnue cèdent », le temps de recueillir sous sa plume vingt pages la concernant.

Une brèche s'est ouverte et il a eu accès pour la première fois au lieu d'où naît trait treize ans plus tard la forme définitive de Lambeaux.

Il y faudra toutefois quelques tours supplémentaires ; j'en ai retenu deux : *L'année de l'éveil*, en 1989, et *L'inattendu*, en 1992.

Dans le premier, Charles Juliet peut enfin donner la parole à l'adolescent bâillonné qu'il a été, mais il lui offre une écoute sans complaisance. Il a su le retrouver et le mettre en scène avec sa part de rébellion, part singulière et irréductible, qui l'a empêché toute sa vie aussi bien de se laisser compter dans le rang de victime innocente que de se reconnaître et de s'identifier aux pairs dont il a partagé le sort et le costume pendant onze ans. Ce qui ne l'a pas empêché de faire lien et de connaître de grands moments de partage et de solidarité avec ses camarades, dont il éprouvera cruellement le manque après en être séparé. Mais, en représailles d'une attitude insoumise jugée inacceptable, il passe quinze jours au cachot, auxquels feront suite

4. C. Juliet, *L'opulence de la nuit*, op. cit., p. 34-36.

quinze jours d'isolement dans l'école désertée pour cause de vacances scolaires, en attente du verdict d'exclusion déjà annoncé. *Expérience cruciale à l'origine de véritables franchissements. L'adolescent n'en avait certainement pas conscience sur le moment, mais c'est le travail d'écriture qui en devient le révélateur.*

Premier franchissement

À la sortie du cachot, en proie à la peur et à l'angoisse, aux prises avec une grande quantité de questions aussi existentielles qu'insolubles, il les consigne très clairement sur une feuille et décide d'aller les adresser à l'aumônier, adulte supposé savoir répondre, secourir et rassurer. Il trouve porte close. Le choc est rude, il s'assied par terre, effondré, incapable de se relever. L'adolescent est renvoyé à son indicible solitude : « Maintenu au fond d'un gouffre où nul ne pourrait le rejoindre. Seul. Indiciblement seul ⁵. » Et, à la suite de ce récit, trente ou quarante pages plus loin : « Je ne prie plus, ne mets plus les pieds à la chapelle ⁶. » *Quelque chose a chuté, il n'adressera plus de demande à un Autre, désormais barré pour lui, et c'est l'écriture qui deviendra lieu d'adresse.*

Deuxième franchissement

La même année, lorsque la femme de son chef, un ancien champion de boxe qu'il aime et admire profondément, lui apprend que ce dernier est d'une jalousie malade, qu'il la frappe et lui interdit de sortir, il est anéanti. Son grand engouement pour la boxe dont il avait commencé l'apprentissage sous sa direction tombe aussitôt. De sport roi, elle devient à ses yeux la mise en œuvre d'un déferlement de violence réglé et destiné « à descendre celui qui vous fait face ⁷ ». Il peut alors décider d'en abandonner la pratique et prend conscience du détail dérisoire qui l'avait séduit chez cet homme : il était le seul à porter des chaussures américaines.

À l'origine de la chute de l'idéalisation donc, une révélation, qui lui fait en même temps franchir le plan des identifications, non sans douleur. Dès lors, les mots qui qualifient au plus juste son être émergent et il décide aussitôt de les graver dans le bois du bat-flanc de son cachot avec un canif :

« L'ENFANT QUE LE PÈRE
A CHASSÉ
N'A PLUS DE ROUTES

5. C. Juliet, *L'année de l'éveil*, Paris, Folio, 2006, p. 234.

6. *Ibid.*, p. 282.

7. *Ibid.*, p. 281.

LÀ-BAS
 LOIN DANS LA MONTAGNE
 DU FOND DE SA TOMBE
 LA MÈRE APPELLE

INLASSABLEMENT
 DE SA BOUCHE ÉCRASÉE
 LE FILS LA SUPPLIE
 D'ACCORDER ENFIN
 SON PARDON ⁸. »

Énonciation poétique du savoir singulier qui structure, conditionne et verrouille son rapport au monde.

Une fois averti de ce qui ainsi aliène, reste à entreprendre la délicate opération de s'en dégager suffisamment pour ne plus être empêché de vivre. Déjà en 1967, dans une note du tome II du *Journal* intitulé : *Traversée de la nuit*, la quête de soi est assimilée à un parcours, et on peut y lire : « Celui qui couvre cette distance, mais ne peut franchir le dernier mètre, c'est à quelque chose près comme s'il ne s'était jamais mis en chemin. » Dans cette perspective, on peut considérer que *Lambeaux* se situe dans cet ultime espace.

Entre les deux, *L'inattendu*. C'est un recueil de fragments autobiographiques, de longueurs inégales. La cohérence en est assurée par une logique interne qui s'apparente à celle de l'association libre. On y trouve de nombreuses scènes de l'enfance. L'auteur y revisite des peurs enfantines : peur du noir, peur des inconnus, peur d'être enlevé par d'imaginaires voleurs d'enfants, terreur incontrôlée et ravageante de perdre sa mère. Ressurgissent aussi des mots qualifiés de mots d'enfants, des sensations de honte, des souvenirs de petites vantardises et de cuisantes vexations infligées à son narcissisme infantin. Le désir pour la mère y est à sa juste place et le recueil s'ouvre sur le chagrin d'amour fou du petit enfant, dont la douleur n'est pas moins cruelle que celle de l'amant passionné qui se voit privé de l'objet de sa jouissance. *On y retrouve le souci constant d'un rapport à l'écriture qui ne privilégie jamais l'anecdotique, et qui ne vise pas non plus à jouer sur les émotions.*

La période entre *L'inattendu* et *Lambeaux* est scandée par deux événements ;

– en 1993, Félicie Ruffieux meurt ;

8. *Ibid.*

– en 1994, au cours d'une promenade, Charles Juliet rencontre un homme qui a bien connu sa famille. C'est à ce moment-là qu'il apprend les raisons qui ont conduit sa mère à l'hôpital psychiatrique. Un an plus tard paraît *Lambeaux*.

Lambeaux est composé de deux parties.

Dans la première, il fait revivre Hortense Juliet, à partir de bribes recueillies auprès de personnes qui l'ont connue et ont bien voulu lui en parler. Aînée de quatre filles, elle n'est pas la bienvenue, le père attendait un garçon pour reprendre la ferme. Passionnée par l'école, elle est reçue au certificat d'études première du canton, mais ne peut ni continuer ses études, ni apprendre un métier, elle doit s'occuper de ses sœurs et de la maison. Mariée à un brave garçon, travailleur mais peu causant, elle s'installe dans une ferme isolée d'un village voisin. À la suite de quatre grossesses rapprochées, elle perd pied et est internée en asile, où elle meurt huit ans plus tard.

Ces quelques éléments suffisent à Charles Juliet pour la ressusciter, la recréer. Le milieu d'origine de la jeune femme, très modeste et défavorisé culturellement, la rend familière à beaucoup de lecteurs qui y trouvent un écho de leurs propres origines et, partant, matière à identification. Mais c'est un récit qui transcende l'histoire particulière d'Hortense Juliet et lui confère une dimension tragique et une portée universelle. Sans doute est-ce une des raisons qui font que ce récit a été mis en scène au théâtre plusieurs fois.

Coupable, dès l'origine, d'une faute irréparable, « être née fille », Hortense Juliet se retrouve privée de la reconnaissance paternelle. En dépit de résultats scolaires remarquables, les chemins de la connaissance lui sont interdits, ainsi que ceux d'un possible départ : une histoire d'amour avec un jeune homme, venu d'ailleurs, tourne court, en raison de la mort de celui-ci. Ainsi, les voies qui auraient pu ouvrir sur une vie meilleure se ferment une à une et précipitent un destin sans générosité.

Dans la deuxième partie, Charles Juliet rend hommage à sa mère adoptive et fait retour de façon resserrée sur sa vie : il y condense l'essentiel et dégage les moments cruciaux de « sa lente parturition ». Il repère avec une grande précision le moment-clé où avec la fulgurance de l'éclair surgit la conscience aiguë de la faute qui le rend indigne de vivre : l'effondrement et la mort de sa mère. Coupable, en somme, d'une faute qu'il n'a jamais commise mais qui l'a pourtant empêché de vivre si longtemps. Il peut alors formuler clairement une demande de pardon et surtout apporter la réponse qui le délivrera définitivement en écrivant *Lambeaux*.

« Une nuit, lors d'une insomnie, fulgure cette évidence : si tu n'étais pas né, elle n'aurait pas connu un tel destin. Tu es responsable de son effondrement. Tu as causé sa mort et tu en as toujours porté en toi l'obscur conscience. Comment peux-tu encore t'accorder le droit de vivre ? »

Pardonne, ô mère, à l'enfant qui t'a poussée dans la tombe.

Pardonne, ô mère, à l'enfant qui t'a poussée dans la fosse ⁹. »

Reste à conclure

Charles Juliet, dont l'œuvre est abondante, poursuit son travail d'écrivain. *L'écriture a été pour lui l'agent de processus de mutation et aussi ce qui lui a permis de rendre compte des processus à l'œuvre ainsi que des transformations obtenues. Elle a occupé, sans doute, la place de A barré, place incarnée pour un analysant par son analyste le temps qu'il faut.* Pourtant, point d'analystes pour Charles Juliet, qui n'a jamais porté sa demande à aucun d'eux. Est-ce à dire que ce travail s'est effectué sans étayage ou appuis transférentiels ? Cette question mériterait d'être interrogée aussi à partir de son œuvre. Toute sa vie, en tout cas, il a entretenu des relations épistolaires et a eu des rencontres suivies avec des peintres et des écrivains. Nous en retrouvons mention dans ses journaux et dans des lettres qu'ils lui ont été adressées, quelques-unes publiées aujourd'hui. Je citerai entre autres : Michel Leiris, Georges Haldas, Pierre Gascar, Bernard Noël, Maurice Nadeau, René Char, Maurice Estève, Samuel Beckett. Il a éprouvé envers Samuel Beckett une admiration telle que ce dernier, pour l'encourager dans sa propre voie, a pu lui dire : « Éloignez-vous et de mon travail et de vous-même. »

Par ailleurs, nombreuses sont ses publications dédiées à des créateurs : Michel Leiris, Samuel Beckett, encore eux, Jean Reverzy, François Dilasser, Pierre Soulages, Giacometti et d'autres encore. La part de la rencontre incarnée y est importante et Charles Juliet ne cesse d'interroger au moins en filigrane la question du réel en jeu dans tout acte de création. Un lien solide l'a uni, au-delà des mots, durant de longues années au peintre très silencieux Bram Van Velde, ami de Beckett, et à qui il a consacré plusieurs publications ainsi qu'un entretien filmé. En 2007, il a assuré la présentation et l'entretien du livre d'artiste d'une autre passagère du silence : Fabienne Verdier, pour qui, tout comme pour lui, éthique et esthétique sont étroitement nouées.

Il consacre aussi beaucoup de temps en rencontres tant en France qu'à l'étranger. Fidèle à une éthique à laquelle il n'a jamais dérogé, il est toujours soucieux de faire lien et de transmettre, ici et maintenant, au nom de « la cohorte des bâillonnés, des mutiques, des exilés des mots, [...] ». Et de tous ceux et celles qui n'ont jamais pu surmonter une fondamentale détresse ¹⁰ ».

9. C. Juliet, *Lambeaux*, op. cit., p. 146.

10. *Ibid.*, p. 151.

*
* *

Questions posées à Charles Juliet

En 1967, dans une note du tome II du Journal intitulé : Traversée de la nuit, la quête de soi est assimilée à un parcours, et on peut y lire : « Celui qui couvre cette distance, mais ne peut franchir le dernier mètre, c'est à quelque chose près comme s'il ne s'était jamais mis en chemin. » Aviez-vous une idée du point où devait vous conduire l'écriture, pour que ce « dernier mètre » fût franchi ?

Charles Juliet : La quête de soi est indissociable de la recherche d'une liberté intérieure. Il importe donc de se libérer de toutes les entraves qui font obstacle à cette liberté. Ces entraves sont diverses : peur, jalousie, avidités, blessures d'enfance, conformisme, idées, croyances... Tant que subsiste l'une ou l'autre de ces entraves, cette liberté n'est pas entière. Cette entrave qui n'a pas été éliminée, on peut la considérer comme le dernier mètre à franchir.

Il n'est pas possible de situer le point auquel il faut parvenir pour aborder le dernier mètre. Si l'on veut défaire ou arracher ces entraves, il faut creuser dans sa mémoire, dans son inconscient, s'employer à désencombrer l'espace intérieur. C'est une longue affaire, toujours à recommencer. Elle exige ténacité, courage, sagacité, souplesse, besoin irrésistible de devenir pleinement soi-même. Au cours de cette aventure, on va d'étape en étape, de métamorphose en métamorphose, jusqu'au jour où survient une radicale mutation.

Votre récit Lambeaux (1995) apparaît comme une traversée définitive ; il y a un avant et un après. Repérez-vous, dans votre œuvre, des publications qui ont une valeur de franchissement ou de bascule, précurseurs de ce moment-là ?

Charles Juliet : *Lambeaux* a pu être écrit grâce aux livres qui l'ont précédé. Si ces livres n'avaient pas vu le jour, *Lambeaux* n'aurait pas pu naître.

Comme tout enfant qui a perdu sa mère dès les premières semaines de son existence, je pensais avoir provoqué sa mort et j'en éprouvais une culpabilité inconsciente. Ce récit m'a permis de détecter cette culpabilité, d'en prendre conscience et de m'en libérer. Ce livre a donc délimité pour moi un avant et un après. Avant, je portais un fardeau que j'ignorais, mais qui m'empêchait de pleinement m'ouvrir à la vie. Après, j'ai pu vérifier que je l'avais déposé.

De frères de sang à frères d'armes, qu'est-ce que la fraternité selon vous ? A-t-elle une chance de se développer autrement que sur fond d'exclusion ou de ségrégation, voire de meurtre ?

Une communauté sans chef, sans pouvoir, sans Dieu ni maître, sans loi sinon sans règlement, voire sans idéal, peut-elle exister ? Un lieu vide de pouvoir est-il concevable dans une société ?

Charles Juliet : La fraternité que j'ai connue chez les enfants de troupe soudait des jeunes qui vivaient une même existence, subissaient les mêmes contraintes, se seraient les coudes pour mieux faire face. Sans doute bien des fraternités se constituent-elles en opposition à des intérêts, à une idéologie, à une religion, à une communauté... Il peut en effet arriver que ces fraternités soient cimentées par la haine, le racisme, un besoin de dominer autrui, voire de l'éliminer...

Une société ne peut exister sans règles, sans lois, sans interdits. Il est absolument nécessaire qu'un homme ou un État veille à ce que certaines valeurs et les lois édictées soient respectées. Faut d'une organisation – il faut souhaiter qu'elle soit d'inspiration démocratique – qui régit la vie de la société, c'est l'anarchie, le déchaînement des avidités et de la violence.

Semprun, dans L'écriture ou la vie, énonce que seule la fiction pourrait dire l'horreur des camps de concentration. Mais le langage, et par là l'écriture et la littérature ne sont-ils pas toujours une fiction, c'est-à-dire une manière de tenter de dire le réel sans jamais l'atteindre, de l'inventer plus que de le décrire et encore moins de l'expliquer ? Qu'en pensez-vous ?

Charles Juliet : Il n'est pas facile de répondre à une telle question. Avant de l'aborder, arrêtons-nous à quelques données d'ordre général et remarquons qu'aucune cloison ne sépare les fonctions psychiques. Imbriquées les unes dans les autres, elles travaillent de concert. Descartes avait déjà observé que sentir, vouloir, imaginer, c'est déjà penser. Dès qu'on relate un événement, qu'on énonce une idée, qu'on raconte un souvenir, il est possible que l'imagination intervienne. Ne serait-ce que dans une faible mesure et à l'insu de la personne qui parle ou écrit.

J'ai lu récemment qu'on n'imagine bien que ce qu'on a vécu. Et je crois me souvenir que Platon a écrit qu'inventer, c'est se souvenir. Il peut donc arriver que, pour inventer, l'imagination puise dans la mémoire, dans un vécu. Peut-être faudrait-il dire qu'il y a deux sortes d'imagination : une imagination qui se plaît à inventer sans se référer à la réalité. Elle engendrera, par exemple, une fiction. Et une autre imagination qui est fidèle à la réalité et recherche à en déployer toutes les dimensions.

Pour dire l'effroi, l'angoisse, le désespoir, l'horreur, il faut bien recourir à une forme d'invention. De même si on veut donner à ressentir des émotions, des sensations, d'une manière générale ce qui est de l'ordre de l'invisible et de l'impalpable.

Dans *Lambeaux*, je parle de ma mère que je n'ai pas connue et sur laquelle je n'avais que peu d'informations. En écrivant, je me suis tenu au plus près de ce que je

captais en moi. Mais cette inconnue, je l'ai rêvée. En cherchant à la faire revivre, je n'ai pas eu un seul instant l'impression de solliciter mon imagination, bien que celle-ci soit constamment intervenue.

Quel est le livre déjà écrit par un écrivain que vous auriez aimé écrire, et pourquoi ?

Charles Juliet : Sans aucune hésitation, je réponds : *Louons maintenant les grands hommes*, un livre qui m'a bouleversé la première fois que je l'ai lu, il y a une trentaine d'années.

Pendant l'été 1936, son auteur, James Agee, qui avait 27 ans, fut envoyé en reportage en Alabama. Accompagné du photographe Walker Evans, il a rencontré là-bas trois familles de métayers, des petits blancs écrasés par la misère. Il a vécu parmi eux pendant presque quatre semaines. Doté d'une sensibilité exceptionnelle et d'une formidable capacité d'empathie, James Agee a tout capté de ce qu'étaient ces gens et de ce qui constituait leur vie. À son retour, à New York, après avoir rédigé son article, il a écrit sur eux un ouvrage de plus de quatre cents pages. Un livre qu'il a eu beaucoup de mal à faire éditer et dont il ne s'est vendu d'abord qu'onze exemplaires. Un long temps a dû s'écouler avant qu'on se rende compte que ce livre est une des œuvres majeures de la littérature américaine.

Cet ouvrage est le livre de la compassion. Après sa lecture, il m'a habité pendant des semaines. Encore maintenant, il est des passages que je ne peux relire tant ils me remuent. C'est pourtant un livre inégal. Mais l'acuité des perceptions, les mots qui restent enfouis, ce qu'échangent les regards, et ce lyrisme qui coule, déferle en chaque page... « Vous savez assez bien de quelle pureté revenue et quelle joie, de quelle aura sereine, chaque brindille et chaque feuille et tout le déploiement du paysage sont empreints dans une pareille lumière, et comme vous pouvez être éperdus d'un amour sans raison... »

Qu'est-ce que la beauté pour vous ?

Charles Juliet : La beauté est fugace et d'une inépuisable diversité. En un éclair de seconde, elle émane d'un visage, d'un regard, d'un sourire, d'une boucle de cheveux, d'une démarche, d'une robe, d'un arbre, d'un nuage, d'un coucher de soleil, de la ligne d'une voiture... Un livre, la toile d'un peintre, une sculpture, une musique nous mettent également en contact avec ce que l'on appelle la beauté.

Mais il y a aussi une beauté – celle qui me touche le plus – qu'on perçoit en certains êtres. Des êtres centrés, intégrés, habités par cette sérénité et cette force qui viennent à ceux qui se sont unifiés et vivent en plein accord avec eux-mêmes.

Qu'aimeriez-vous transmettre aux générations suivantes ?

Charles Juliet : Franchement, je n'ai pas une telle préoccupation. On va vers une société où les gens liront de moins en moins, où les livres n'auront plus de lecteurs. Néanmoins, on peut espérer qu'il y aura encore des individus soucieux de nourrir leur vie intérieure et qui aimeront lire. Si mes livres existent encore dans quelques années, peut-être pourront-ils apporter un peu de lumière à ceux qui feront un bout de chemin avec eux. Tout ce que je peux dire, c'est qu'ils ont été écrits par un être qui s'est employé à dire au plus juste ce qu'il est, ce qu'il vit.

*

* *

Charles Juliet publiera cet automne *Sagesse et blessures* aux éditions Bayard et le sixième tome de son *Journal* aux éditions POL.